
Le «don toujours recommencé»: Alessandro Fontana, maître et ami

Xavier Tabet

This paper recalls the thought of Alessandro Fontana (1939-2013), one of the Michel Foucault's key collaborators between France and Italy. Here, Fontana's writings dedicated to modern rationality and the birth of the sciences and techniques aimed at achieving the truth about men are taken into account. In particular, this study tries to bring out the links that exist in those studies between different subjects: Venice and its political myth, Machiavelli and the ambassadors during the Renaissance, Beccaria and criminal law between ancien régime and the nineteenth century. Written by his friend and disciple, this essay also seeks to restore the charming style of the intellectual and professor of the *École Normale Supérieure*.

Keywords: *Foucault – Machiavelli – Criminal law – the Myth of Venice*

1.

Dans sa postface à la réédition récente d'un texte assez connu d'Alessandro Fontana (1939-2013), *La scena* (1972), Piermario Vescovo explique comment il a compris «avec le temps, surtout avec la perte et le détachement» à quel point Fontana a été «un de ses maîtres»¹. Pour moi aussi il a été un maître, et c'est de façon assez précoce que j'ai été un de ses *disciples*. En même temps, je n'ai pas été un de ses premiers élèves, ni son premier disciple. Et ni son dernier, du reste. Durant la seconde moitié des années 1980, lorsque j'ai suivi ses cours à l'École Normale Supérieure de Fontenay-aux-Roses, cela faisait désormais presque vingt ans qu'il avait pris la succession de Mario Baratto au sein de la section d'italien. Par la suite, au cours de la première moitié des années 1990, quand j'ai commencé à travailler sous sa direction dans le cadre de mon doctorat², puis à collaborer avec lui autour de la traduction et de l'édition de textes

¹ P. Vescovo, *Postfazione*, in A. Fontana, *La scena*, Venezia, Marsilio, 2019, p. 135. Lorsque les textes sont en italien, c'est moi qui traduis.

² Soutenu en 1995 sous la direction d'Alessandro Fontana, le titre de mon doctorat était: *La chute de la République de Venise. L'événement et ses récits*.

politiques³, Alessandro avait à peu près l'âge que j'ai moi-même aujourd'hui. À partir de la seconde moitié des années 2000, nous avons travaillé ensemble sur la question de la naissance du droit pénal moderne, autour de l'édition des *Délits et des peines* de Cesare Beccaria, parue après sa mort⁴.

Ne l'ayant donc connu qu'à l'époque de sa pleine maturité intellectuelle, il ne m'est pas facile d'évoquer le parcours d'ensemble d'un homme qui, après des études universitaires en Italie, s'est formé dans la France des années 1960. Il ne m'est pas facile non plus de restituer, pour ceux qui ne l'ont pas connu, le style très particulier du professeur et de l'intellectuel qu'était Alessandro Fontana, et qu'évoque bien Mauro Bertani dans sa préface («Lo stile del filosofo») à un récent volume dans lequel sont réédités certains de ses textes italiens⁵. Ce style, qui était aussi une «esthétique de l'existence»⁶, fascinait ou irritait, mais il ne laissait jamais indifférent. Le modèle particulier d'intellectuel et de professeur qu'il représentait était pour moi beaucoup plus séduisant que celui, parfois un peu terne, des professeurs dont je suivais les cours à la Sorbonne. C'était un style non institutionnel, non académique, un style un peu belliqueux, *battagliero*, celui d'une «pensée guerrière», comme Fontana l'écrivait au sujet de Gilles Deleuze⁷. Se faisant fi des territoires gardés, des chasses gardées des spécialistes, souvent jaloux de leurs «domaines de recherches», pour parler la langue de l'administration de la recherche actuelle, il pratiquait lui-même, comme il l'affirmait à propos de l'auteur de *Mille plateaux* et de *L'anti-œdipe*, une forme de nomadisme intellectuel⁸. Et l'on pourrait dire de sa démarche intellectuelle - ou de

³ Ce fut d'abord dans le cadre d'un travail collectif de traduction des dépêches des ambassadeurs vénitiens au moment de la Révolution française: *Venise et la Révolution française: les 470 dépêches des ambassadeurs de Venise au Doge, 1786-1795*, éd. A. Fontana, F. Furlan et G. Saro, Paris, Laffont, 1997. Puis autour de: N. Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, traduction et édition par A. Fontana et X. Tabet, Paris, Gallimard, 2004. Ainsi qu'autour de P. Daru, *Histoire de la République de Venise*, édition établie par A. Fontana et X. Tabet, 2 vol., Paris, Laffont, 2004.

⁴ C. Beccaria, *Des délits et des peines*, traduction et édition par A. Fontana et X. Tabet, Paris, Gallimard, 2015.

⁵ A. Fontana, *Una educazione intellettuale. Saggi su di sé, su Foucault e su altro*, éd. M. Bertani, Firenze, La casa Usher, 2018. Outre ce volume, ainsi que celui évoqué précédemment, deux autres volumes réunissant des textes de Fontana ont paru après son décès: A. Fontana, *Venezia. La verità delle maschere*, éd. G. Pavanello, Verona, Scripta Edizioni, 2014; *L'exercice de la pensée. Machiavel, Leopardi, Foucault*, éd. J.-L. Fournel et X. Tabet, Paris, Publications de la Sorbonne, 2015. En outre, vient d'être republié par P. Carta: A. Fontana, *Il vizio occulto. Cinque saggi sulle origini della modernità*, Dueville (Vicenza), Ronzani Editore, 2020. Ajoutons enfin que le cours de Fontana tenu à Catane en 2003, *Lezioni sulla sicurezza*, est en train d'être édité par E. De Cristofaro. Pour une bibliographie des écrits de Fontana, établie par M. Bertani-D. Fedele, cf.: *Les travaux d'Alessandro Fontana*, in *L'exercice de la pensée. Machiavel, Leopardi, Foucault* cit., pp. 293-300 (reprise in *Una educazione intellettuale. Saggi su di sé, su Foucault e su altro* cit., pp. 278-284).

⁶ *Une esthétique de l'existence* est le titre de l'entretien accordé par Michel Foucault à Alessandro Fontana pour le journal «Le Monde», paru dans l'édition des 15 et 16 juillet 1984, peu de temps après la mort du philosophe (M. Foucault, *Dits et écrits II*, Paris, Gallimard, coll. «Quarto», 2001, pp. 1549-1554).

⁷ *La tenda azzura*, in *Una educazione intellettuale* cit., p. 253.

⁸ *Ivi*, p. 253.

son «arpentage», selon l'expression deleuzienne⁹ - ce qu'il affirmait, dans l'introduction à sa traduction italienne de *L'anti-œdipe*, à propos d'un style qui «traverse avec le pas léger et insolent de l'impiété les territoires les plus divers, qui revendique une incompétence nécessaire, qui ne paie pas les droits de douane réguliers»¹⁰.

Ce style avait été forgé au contact des grands intellectuels des années 1960 et 1970. Ceux-ci avaient été des maîtres plus que des professeurs, bien différents des universitaires et des mandarins de l'époque précédente qui ne convenaient plus aux jeunes gens de la génération d'Alessandro. Ces derniers avaient, d'une certaine façon, dû se former comme des autodidactes, à une époque où les disciplines et les savoirs établis semblaient devoir voler en éclats¹¹. Alessandro avait côtoyé ces personnalités de près, dans une France où les intellectuels ne se sont jamais véritablement confondus avec les professeurs. Parmi eux il y avait en particulier Michel Foucault, qui se considérait comme un intellectuel d'un nouveau genre, un intellectuel «spécifique», éloigné de la figure de l'intellectuel «universel», incarnée alors par Jean-Paul Sartre, pour citer une autre référence importante pour Alessandro. Mais il y avait aussi Gilles Deleuze, évoqué précédemment, ou encore Jacques Lacan (dont Alessandro avait brièvement fréquenté le divan) et Claude Lévi-Strauss (dont la lecture de *Tristes tropiques*, puis de *La pensée sauvage*, avait beaucoup compté pour lui à son arrivée d'Italie), sans oublier François Furet (avec qui il collabora à l'EHESS durant les années 1970).

Tout ceci était fascinant pour des étudiants de ma génération, en vérité déjà peu politisée, et qui percevaient à travers Sandro (comme l'appelaient ses amis) les échos d'une époque qui avait été celle d'une forme nouvelle de militantisme. Celui-ci se traduisait par une autre façon, plus locale et plus circonscrite, de faire de la politique, en dehors des appareils de partis. Ce militantisme diffus était affranchi des grands mythes révolutionnaires, mais il restait lié aux luttes sur le terrain, là où étaient en jeu les droits et les libertés, et il était inscrit dans le réel des dominations et des luttes. Le travail passait par l'acquisition de connaissances spécifiques et locales, par la recherche dans les bibliothèques, en particulier de la Bibliothèque Nationale de la rue de Richelieu, où il était un lecteur assidu. Réalisé par chantiers, selon le terme de l'époque, et mené souvent en groupe, ce travail amenait à sortir des sillons bien tracés, et à s'intéresser moins aux disciplines bien établies et gardées qu'aux territoires ouverts et aux pratiques effectives. Moins aux textes canoniques qu'aux discours et aux savoirs secondaires, obscurs, subalternes, qui se déploient dans un champ toujours traversé de conflits, d'alliances, de partages. Moins à la vérité qu'aux régimes

⁹ Cf. Ph. Artières, *Fontana, arpenteur de frontières*, dans «La vie des idées», 21 décembre 2015.

¹⁰ «Introduzione» a *L'anti-Edipo. Capitalismo e schizofrenia*, in *Una educazione intellettuale* cit., p. 196.

¹¹ *Une éducation intellectuelle* (Mémoire d'habilitation à diriger des recherches), in *L'exercice de la pensée* cit., p. 33.

historiques de vérité et aux effets de vérité des discours, avec leurs dispositifs et technologies, comme on les appelait alors avec Foucault.

On percevait à travers Alessandro les échos d'un temps où il existait de grands intellectuels, avant que, pour le dire avec lui, les intellectuels ne sortent par la petite porte au cours des années 1980 et 1990, lorsque le public a commencé à avoir d'autres préoccupations, et que les gens n'ont plus eu ni le temps ni l'envie de les écouter¹². Cette sortie s'est opérée, selon lui, à travers le mariage morganatique entre le journalisme et les intellectuels. Avec l'avènement de la figure de l'intellectuel-journaliste (inaugurée en particulier par les «nouveaux philosophes»), et l'apparition de petits-maîtres qui ont remplacé les grandes figures, «les codes du journalisme se sont d'autant plus renforcés que les messages des intellectuels se sont affaiblis»¹³. On est entrés alors dans ce que Fontana appelait le «règne de la culture». C'est-à-dire que l'on est passés de la culture historique à l'histoire culturelle, mais surtout de la culture politique à la politique culturelle, lorsque la culture politique est devenue, à partir de la fin des années 1980, une valeur d'échange de la nouvelle politique culturelle. C'est à elle que fut confiée la production du consensus et la neutralisation des conflits, à l'ère du «tout médiatique» et du retour à la transparence des marchés¹⁴.

2.

Je tenterai ici de comprendre la façon dont les travaux que j'ai eu la chance de réaliser avec Alessandro Fontana prenaient place à l'intérieur de ses propres problématiques. J'essaierai d'indiquer certains des déplacements et des montages qu'il opérait entre des objets *a priori* distincts comme l'étaient Venise, Machiavel et Beccaria, pour évoquer les trois versants de notre collaboration dans les années 1990 et 2000. Il me faudra pour cela, dans un premier temps, retrouver le mouvement d'ensemble qui était à l'origine des «glissements»¹⁵ que l'on retrouve dans les écrits de Fontana. En «historien-philosophe»¹⁶, celui-ci pratiquait «l'histoire - problème», et suivait certaines lignes de recherche «apparemment zigzagantes, irrégulières et hétéroclites», comme il l'écrit à propos de celles de Foucault : il aimait ne pas être là où on l'attendait, sachant lui aussi se rendre «irréparable», *irreperibile*¹⁷.

¹² Voir à propos de la «fin des intellectuels», A. Fontana, *La polizia dell'anima. Voci per una genealogia della psicanalisi*, Firenze, Ponte alla Grazie, 1990, p. 11.

¹³ *Ibidem*.

¹⁴ Pour une évocation du «ventre mou de culture», cf. *La tenda azzurra* cit., p. 249 sq; et à propos de la critique de la «politique culturelle», cf. *Lire Foucault, aujourd'hui*, in *L'exercice de la pensée* cit., p. 269 sq.

¹⁵ Cf. G. Pavanello, *Tritico veneziano*, in A. Fontana, *La verità delle maschere* cit., p. 9.

¹⁶ Artières, *Fontana, arpenteur de frontières* cit.

¹⁷ *La lezione di Foucault*, in *Una educazione intellettuale* cit., p. 148 (la version originale de ce texte se trouve dans : *Effetto Foucault*, éd. P.A. Rovatti, Milan, Feltrinelli, 1986, pp. 15-23).

Ceci m'amènera à remonter à une époque antérieure à notre collaboration, celle qui va de *La scena*, déjà évoquée, au début des années 1970, jusqu'à ce beau livre qu'est *Il vizio occulto. Cinque saggi sulle origini della modernità*, publié en 1989 et cet autre ouvrage intitulé *La polizia dell'anima : voci per una genealogia della psicanalisi*, publié en 1990¹⁸.

Deux questions m'apparaissent comme des lignes de fond de sa réflexion. La première est la constitution de la rationalité moderne. À savoir la façon dont, à partir du XVI^{ème} siècle, naissent des sciences qui auront pour tâche et pour objectif de déchiffrer, à travers les signes visibles, la vérité latente de l'homme. Ce qui intéressait Fontana c'était la manière dont ce que l'on définit comme la rationalité moderne met à l'écart la folie, et consiste dans «la production de secrets et l'élaboration de techniques pour les déchiffrer; la connaissance de l'individu à travers l'extériorité des signes, d'abord les gestes, puis les mouvements; l'analytique infinitésimale de la phénoménologie du visible, à l'horizon d'un noumène inconnaissable»¹⁹. D'où l'évocation récurrente de la pensée de Kant, à propos du rapport entre le monde et sa représentation, et à propos de la dissociation entre le visible et l'invisible, l'être et le paraître, l'explicite et l'implicite, l'énonciation et les énoncés, les phénomènes et les noumènes. Un des problèmes de fond, sous-jacent à nombre de ses travaux, était la question des transformations de la conscience dans la culture et l'histoire occidentales. Au cœur de sa réflexion se trouvait le fait que, à partir du XVI^{ème} siècle, il n'existe plus de correspondances et de symétries linéaires dans le monde, mais une fracture de la lisibilité. La question de la modernité était donc celle des limites de la rationalité, des impasses et des failles du rationalisme, de ses énigmes, ainsi que celle de la scission du sujet, qui devient la condition même de l'homme moderne.

Fontana évoque souvent la façon dont la rationalité moderne se constitue à partir de techniques de révélation des secrets, lorsqu'elle se fait analyse des méthodes et des pratiques d'inquisition du vrai. Cette question se retrouve dans ses textes sur la naissance de la graphologie et de la physiognomonie, lorsque naît au XVII^{ème} siècle une nouvelle rationalité qui se présente comme une lecture et un déchiffrement du monde à travers une herméneutique des signes²⁰. Elle se retrouve également dans ses travaux sur l'aliénisme et la psychiatrie du XIX^{ème} siècle, ainsi que sur la psychanalyse²¹. Freud lui-même comparait en effet ses propres techniques de travail à l'enquête judiciaire, dans la mesure où, pour la psychanalyse aussi, il s'agit toujours de

¹⁸ A. Fontana, *Il vizio occulto. Cinque saggi sulle origini della modernità*, Ancona, Transeuropa, 1990; *La polizia dell'anima* cit.

¹⁹ *Ivi*, p. 39.

²⁰ A. Fontana, *Introduction*, in C. Baldi, *La lettre déchiffrée*, traduction de A.-M. Debet et A. Fontana, Paris, Les Belles Lettres, 1993, pp. 9-73 p; voir également, à ce propos, A. Fontana, *Le piccole verità*, dans «aut aut», 216 (1986), pp. 93-122 (repris in *Il vizio occulto* cit., pp. 15-48, sous le titre *Le piccole verità. L'aurora della razionalità moderna*).

²¹ A. Fontana, «Angoscia/Colpa», in *Enciclopedia Einaudi*, Torino, Einaudi, 1977, vol. I, pp. 549-575; «Castrazione e complesso», in *Enciclopedia Einaudi* cit., vol. II, pp. 708-769; Voce «Censura», *ivi*, pp. 868-893. Ces trois textes sont réunis dans *La polizia dell'anima* cit.

remonter, à partir de ce que l'on voit, à ce qui est caché, de la représentation à la vérité²². De même, si Fontana s'intéresse à Machiavel et à la nouvelle politique qui naît au XVI^{ème} siècle, durant les guerres d'Italie, c'est d'abord parce que l'univers de la nouvelle politique est celui où la vérité n'a plus une place assignable, lorsque le monde, à partir de la Renaissance, se présente comme un théâtre de simulations, dissimulations, simulacres et fictions²³. Cette dissociation amène à se doter de nouveaux savoirs, en particulier ceux élaborés durant l'ancien régime par les ambassadeurs, surtout par les ambassadeurs vénitiens, qui furent «l'œil de tout l'occident», selon une expression du XVI^{ème} siècle. Plus encore que n'ont su le faire Machiavel et Guichardin, qui furent les premiers théoriciens européens de la simulation et dissimulation diplomatique, les ambassadeurs vénitiens (anticipant ce qui deviendra au XVIII^{ème} siècle la «géographie politique», puis au XIX^{ème} siècle la «géopolitique») mesurent et calculent les éléments de la sécurité et de la puissance. Dans le jeu de ces trois fonctions que sont, selon Fontana, le droit, la guerre et le gouvernement, on passe alors du souci chrétien du salut de l'âme à celui de la sécurité de l'État, lorsque «l'état de guerre» régit les rapports entre les États modernes, en dehors des règles juridiques.

La seconde ligne de fond de la réflexion d'Alessandro Fontana, en lien avec la première, est celle du «vice caché» des démocraties modernes. Fontana reprenait une expression du jeune Marx, qui avait affirmé que «l'ancien régime est le vice caché de l'État moderne». C'est là l'aspect marxiste, et tocquevillien - mais aussi bien entendu foucauldien - de la réflexion de Fontana, dont l'enquête a toujours porté sur les généalogies, celles de la morale occidentale mais également celles de l'État moderne. Dans un texte central intitulé *Il vizio occulto. Nascita dell'istruttoria* - un travail lié de toute évidence aux séminaires de Foucault du début des années 1970 sur la question pénale et ses rapports avec la folie -, Fontana centre son analyse sur le versant de l'instruction judiciaire et des procédures pénales²⁴. À travers une analyse serrée de l'évolution des procédures pénales en France entre ancien régime et époque napoléonienne, il montre comment, sous Napoléon, l'introduction de la figure du juge d'instruction nommé par l'exécutif a représenté une sorte de retour, ou de permanence, de la logique inquisitoriale de l'ancien régime avec laquelle avait voulu rompre la révolution française. Celle-ci avait tenté de restituer la justice à la société civile en la rendant indépendante du gouvernement, tandis que sous l'Empire, à travers la figure du juge d'instruction, le juge, l'accusateur et le défenseur sont réunis dans une seule et même personne, dépendante de l'exécutif.

²² Cf. à ce propos : *La polizia dell'anima* cit., p. 16 sq.

²³ Voir à ce sujet, entre autres: A. Fontana, *Un certain mauvais génie*, dans «Revue des deux mondes» (novembre 1998), p. 48 sq.

²⁴ *Il vizio occulto. Nascita dell'istruttoria*, in *Il vizio occulto* cit., pp. 49-83 (cet ouvrage vient d'être republié, comme nous l'avons dit en note précédemment, mais nous citons ici à partir de l'édition originale).

Le vice caché se situe ici non pas tant au niveau des codes et des théories abstraites, celui de la pensée politique et juridique, mais au niveau des procédures effectives et des pratiques policières, pénales et administratives, qui a toujours intéressé au premier chef Fontana. Celui-ci montre la façon dont la particularité de la démocratie moderne, à sa naissance, a été d'avoir «agencé, en les rendant compatibles avec les nécessités des temps nouveaux, les éléments de la vieille machine judiciaire avec ceux introduits par la révolution française»²⁵. Ainsi, loin d'être le fruit d'un processus de laïcisation ou de sécularisation du religieux, l'État moderne, en se spiritualisant, a intériorisé et pris en charge les anciennes fonctions qui étaient auparavant du ressort de l'Église. Tel est ce que Fontana appelle le *vizio occulto* de l'État moderne, dans lequel s'est opéré un réaménagement de l'ancien régime par absorption et intégration des anciens éléments. La justice contemporaine apparaît quant à elle comme une sorte de «montage d'éléments hétérogènes dans une nouvelle machine qui semble fonctionner non pas malgré, mais grâce à cette hétérogénéité»²⁶.

Le vice caché de la révolution pénale de 1791 réside également dans la précoce identification du criminel avec l'ennemi de la société. C'est à partir de là que vont se penser, au XIX^{ème} siècle, les politiques et les procédures d'identification des individus dangereux. En effet, à partir de Darwin et Galton, mais aussi de Lombroso, «il ne s'agit plus désormais de percevoir l'intérieur à partir de l'extérieur, ni de découvrir les secrets de l'âme [...]; il s'agit surtout d'identifier, à travers un portait canonique, le vaste échantillon des types humains, en différenciant ceux qui sont dangereux et ceux qui sont dits normaux»²⁷. L'identification par anticipation des ennemis de la société deviendra par la suite, durant le fascisme, celle des ennemis politiques du régime, assimilés à des «ennemis de l'État», puis à des «ennemis de la race». Les mesures administratives et juridiques extraordinaires, situées aux marges de la légalité, deviendront permanentes dans les régimes fascistes ou totalitaires²⁸. Mais ces mesures menacent aussi nos démocraties, comme nous le redirons, à l'ère de l'obsession sécuritaire.

3.

Je ne peux dire ici dans quelle mesure ces deux lignes de fond de la pensée d'Alessandro Fontana, élaborées essentiellement au cours des années 1970, sont

²⁵ *Il vizio occulto* cit., p. 78.

²⁶ *Ibidem*.

²⁷ *Ivi*, p. 37-38.

²⁸ Voir à ce sujet: A. Fontana, *Dalla difesa sociale alla difesa della razza*, in *Il sapere e la vergogna. Psichiatria, scienza, cultura nelle leggi razziali del 1938*, dans «Quaderni del centro di documentazione di storia della psichiatria» 2 (2002), éd. M. Bertani, republié in «Laboratoire italien» 4 (2003), pp. 129-142.

liées à sa fréquentation de Michel Foucault et de ses cours et séminaires durant cette époque²⁹. Je montrerai en revanche qu'elles sont fondamentales, à mon sens, pour comprendre le rapport de Fontana à ces trois objets sur lesquels il a continué à travailler au cours des années 1990 et 2000 (Venise, Machiavel, Beccaria et le pénal). Je commencerai par Venise, avant d'en venir ensuite à Beccaria, en laissant de côté la question, déjà brièvement évoquée, de Machiavel et des ambassadeurs vénitiens³⁰.

Ce qui intéressait Alessandro dans «l'objet Venise», c'est que cette ville a constitué pour la raison occidentale une énigme: «Venise a été, avant et après 1797, l'obstacle incontournable du plus impitoyable impérialisme, l'impérialisme de la raison »³¹. Venise est la ville du masque et de ses vérités ambiguës, celle de *La vérité des masques*, comme s'intitule son tout premier texte vénitien, à la fin des années 1970³². Dans une ville où la vie devient un théâtre, et où le réel se change en scène, le masque incarne la résistance à la raison. Il est la matérialisation de cette « ambiguïté constitutive dans laquelle tout se montre pour se cacher et tout se cache pour se montrer »³³. Si Venise est une « ville métaphysique » - « *Civitas metaphysica* », tel est le titre d'un texte de Fontana, au moment de la célébration du bicentenaire de la chute de la Sérénissime³⁴ -, elle l'est dans le sens où, selon la phrase d'Oscar Wilde, souvent citée dans ses textes vénitiens, « la vérité de la métaphysique est la vérité des masques ». Le masque est en somme le chiffre et l'emblème de Venise comme résistance au changement. Il est la représentation immédiate des pulsions de vie qui venaient du peuple vénitien et de cette mort politique qui hantait un gouvernement profondément hostile à toute tentative de réforme et de correction d'un système qui, en tant que régime politique, était sorti de l'histoire. Le vice caché du gouvernement mixte que prétendait représenter Venise (un mélange d'aristocratie, de monarchie et de démocratie) résidait dans le fait que, depuis la *Serrata* du grand conseil de 1297, les institutions étaient en réalité immobiles.

²⁹ Voir à ce propos, M. Bertani: *Lo stile del filosofo* cit. Voir également le texte de T. Faitini, *La scena politica della verità. Fontana e il magistero di Foucault*, à paraître dans la revue «Storica»; ainsi R. Ruggiero, *Alessandro Fontana*, dans «Il ponte» (octobre 2015), pp. 102-109.

³⁰ Voir, sur cette question, le texte de D. Fedele, *La coscienza storica. Alessandro Fontana su Machiavelli, gli ambasciatori veneti e la nuova politica*, à paraître dans la revue «Storica».

³¹ *Il vizio occulto* cit., p. 146.

³² A. Fontana, *La verità delle maschere*, in *Venezia e lo spazio scenico*, catalogue de l'exposition, Venezia, Edizioni La Biennale di Venezia, 1979, pp. 20-36 (texte republié in *Il vizio occulto* cit., pp. 146-174; mais également in *Venezia. La verità delle maschere* cit., pp. 19-75; et traduit précédemment in *Venise 1297-1797: la République des castors*, éd. A. Fontana-G. Saro, Fontenay-aux-Roses, ENS éditions, 1997, pp. 235-261).

³³ *Venezia. La verità delle maschere* cit., p. 22.

³⁴ A. Fontana, *Civitas metaphysica*, in *Venezia da Stato a mito*, Venezia, Fondazione Giorgio Cini/Marsilio, 1997, pp. 47-60 (texte repris in *Venezia. La verità delle maschere* cit., pp. 91-132).

Venise n'est donc pas un secret, ou un mystère, elle est une énigme. Et les énigmes, comme l'écrit Fontana, sont «non pas tant des objets 'inconnaisables', mais des formes et des manifestations irréductibles aux logiques de la science (qui s'est constituée plutôt à partir des techniques de révélation des secrets)»³⁵. C'est à cette énigme - qui est aussi celle de la longévité exceptionnelle de la République aristocratique - que se trouve confronté l'historien Pierre Daru, lorsqu'il entreprend, au tout début de la Restauration, d'écrire la première grande histoire *post mortem* de Venise, vingt ans après la fin de la Sérénissime³⁶. L'énigme est celle de la gouvernementalité complexe et multiforme d'un régime qui avait instauré avec sa population un pacte mystérieux : sécurité contre liberté, spectacles contre surveillance, licence contre obéissance. Ce pacte lui avait permis d'obtenir d'un peuple privé de droits civils ce que l'on appellerait aujourd'hui le consensus, et avait assuré la longévité exceptionnelle de la République. Il avait été scellé par un gouvernement qui réussissait à faire pénétrer en profondeur l'État dans la société civile au moyen de trois choses : la police des mœurs, l'assistance sociale et les cérémonies publiques. À travers un ensemble de techniques de régulation de la population et de ses besoins, de sa santé et de son hygiène, et par le biais de dispositifs de police et de surveillance, ce gouvernement pratiquait une forme de biopolitique³⁷. L'énigme est, en définitive, celle de la postulation simultanée des deux légendes qui ont toujours circulé autour de Venise, et dont chacune, comme dans le masque, n'est que l'envers de l'autre : la légende noire, celle que réactive parfois Daru, et la légende dorée, celle du *buon governo*, qui avait été entretenue par les Vénitiens depuis le XVI^e siècle au moins, en partie pour occulter le déclin de la Sérénissime.

L'énigme est également celle de la transformation du mythe politique en un mythe esthétique, littéraire et artistique au XIX^e siècle, lorsque l'on passe, selon une idée forte de Fontana, de la mort de Venise à la mort à Venise. Daru a été, à cet égard, le fossoyeur du mythe politique d'ancien régime de Venise. Par la

³⁵ *La polizia dell'anima* cit., p. 18.

³⁶ Daru, *Histoire de la République de Venise* cit.

³⁷ La notion de biopolitique est élaborée par Foucault, comme on le sait, à la fin du cours de 1975-1976 édité par A. Fontana-M. Bertani, dans le cadre de la publication de l'ensemble des cours de Foucault par A. Fontana-F. Ewald: M. Foucault, «*Il faut défendre la société*»: cours au Collège de France, 1975-1976, éd. A. Fontana-M. Bertani, sous la direction de F. Ewald et d'A. Fontana, Paris, Seuil-Gallimard, 1997. La question de la police et de ses techniques de surveillance et de répression de la criminalité – ainsi que celle du passage du «pacte juridique», stipulé entre le souverain et le peuple, à un nouveau rapport (de régulation, assistance, sécurité) entre ce que Foucault appelait la gouvernementalité et son nouvel objet (la population et ses besoins) – apparaît dans: A. Fontana, *Dall'oggetto "polizia" al piano di guerra*, dans «*aut aut*» 167-168 (1978), pp. 31-45 (texte repris in *Una educazione intellettuale* cit., pp. 133-146).

suite, en passant d'État à mythe³⁸, de mythe d'État à mythe esthétique, Venise devient la patrie idéale d'une nouvelle aristocratie, celle des élites et des esthètes, pour qui l'art devient une religion. Lorsque la ville incarne l'inconscient idéal des intellectuels et des artistes européens mal à l'aise dans les villes modernes et industrielles, se joue sur la lagune le jeu ambigu d'une aristocratie usée par une mort millénaire et d'une mort porteuse d'une aristocratie imaginaire. Venise devient alors la «ville métaphysique», celle d'un nihilisme d'un type particulier qui s'est manifesté au XIX^e siècle dans l'expérience (de Chateaubriand à Thomas Mann, de Wagner à Barrès) de *La mort à Venise*. Elle devient la ville de la mort comme retrait du monde, résistance au progrès, dévaluation des valeurs du monde et de l'industrie, de la science et de la technique. Mais également la ville de la résurrection, d'un nouvel élan vital et d'une nouvelle puissance acquise par la traversée de la mort. Selon une intuition d'Alessandro, si Venise est au XIX^e siècle un «lieu commun» du romantisme, du symbolisme puis du décadentisme, elle est en réalité la «grande hystérique», ou la «grande somnambule» du siècle de l'aliénisme³⁹. La ville-masque, dans laquelle s'annulait la distinction entre l'être et le paraître, représentait encore une fois, dans l'expérience esthétique, le dépassement des limites de la raison kantienne:

Comme les grandes hystériques (mondaines, mères de famille, aventurières) qui nous ont été rendues familières par la littérature du XIX^e siècle, Venise a continué à être sujet et objet de séduction, dans un jeu de fictions, de faux-semblants et de tentations par lequel, en vertu d'un mécanisme bien connu de présence et d'absence, qui est celui-là même du désir, elle a fini par se retrouver là où l'on ne l'aurait jamais attendue et par manquer là-même où on l'avait cherchée: aussi inatteignable pour les désirs qu'irreprésentable pour les signes⁴⁰.

4.

À propos de Beccaria, il ne m'est pas difficile de dire comment on en est arrivés à l'idée de traduire *Des délits et des peines* (1764). Alessandro s'intéressait à des textes mineurs, parfois moins inactuels que ne le sont les classiques mais qui permettent de saisir plus directement certains enjeux d'une époque. Il recherchait également, comme c'est le cas ici, des textes célèbres de la pensée politique et juridique italienne, plus cités que véritablement lus. Et,

³⁸ *Venezia da Stato a mito* cit. Cf. également, à ce propos: A. Fontana, *La République des Castors: du mythe politique au mythe littéraire*, in *Le mythe de Venise au XIX^e siècle: débats historiographiques et représentations littéraires*, éd. Ch. del Vento et X. Tabet, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2006, pp. 237-251.

³⁹ Cf., à ce propos, Pavanello, *Trittico veneziano* cit., p. 8.

⁴⁰ *La città ritrovata*, in *Venezia. La verità delle maschere* cit., pp. 78-79 (texte paru à l'origine dans: *Venezia e l'Ottocento*, Milano, Electa, 1983, pp. 275-278).

bien entendu, Beccaria s'inscrivait dans son intérêt pour le pénal, entre ancien régime et contemporanéité. Mais il m'est plus difficile de dire ce qu'Alessandro pensait, sur le fond, de Beccaria. Il est mort en effet avant d'écrire la partie de la préface que nous devons rédiger ensemble, après en avoir longtemps reculé la rédaction. Le fait est qu'il n'aimait pas beaucoup l'homme Beccaria. De même que l'irritait un peu le caractère mathématique de la pensée des philosophes des lumières, très affirmé dans les *Délits*.

Ainsi, après le décès de Sandro, j'ai fait pour ma part un travail systématique de relecture de l'œuvre de Foucault ; en particulier le Michel Foucault des années 1970, celui de *Surveiller et punir*, un livre dans lequel Beccaria est l'auteur le plus cité, et dont la première partie constitue peut-être la meilleure introduction à l'œuvre du philosophe milanais. Foucault explique la réforme pénale de l'époque des lumières par les contraintes et les nécessités de la société libérale. L'exemplarité des supplices, et le vieil enfermement, apparaissaient comme des dispositifs moins efficaces et plus coûteux que les fonctions éducatives des nouvelles peines et que le type de prison panoptique de Bentham. Pour Foucault, il ne faut pas attribuer le mouvement des réformes à une quelconque bonté des hommes, mais plutôt aux contraintes objectives engendrées par les dysfonctionnements, irrégularités et désordres de l'ancienne société. Foucault recherche ainsi chez Beccaria - mais en fin de compte sans la trouver - la «naissance de la prison» au XIX^{ème} siècle, de la prison comme peine, comme peine unique. Il finit cependant par considérer que ce n'est pas chez le Milanais, mais plutôt chez Bentham, que se trouve cette invention. Et il estime que la «grande leçon» de l'auteur des *Délits*, à l'aube de la pénalité et de la justice moderne, a été oubliée, recouverte par une autre logique, par des procédures et des pratiques qui aboutissaient à ce que Foucault appelle «l'invention de la délinquance»⁴¹.

Lire Foucault de près, le lire de façon systématique, a été, pour moi, après la disparition de Sandro, une façon aussi de retrouver cette chose qui me manque aujourd'hui, à savoir le dialogue avec lui. Ce n'est pas que son propos était identique à celui de Foucault, dont il fut du reste moins un disciple qu'un collaborateur⁴². Il a certes pour sa part contribué à diffuser, mais aussi à interroger et à prolonger, l'œuvre de Foucault en Italie, à partir de la traduction et introduction de *Naissance de la clinique* dès 1969 et de *L'ordre du discours* en 1972, puis en étant à l'origine, en 1977, de *Microfisica del potere*, le seul livre publié par le philosophe français directement à l'étranger, chez Einaudi, un éditeur avec lequel Fontana a entretenu des relations de collaboration étroites. Mais plus qu'un disciple de Foucault, et surtout plus qu'un commentateur de son œuvre, Fontana fut quelqu'un qui travailla *avec* puis *à partir* de Foucault. En ce sens, il fut véritablement fidèle au souhait du philosophe que l'on continuât de travailler à partir des

⁴¹ Je me permets de renvoyer à : X. Tabet, *Foucault, Beccaria et la 'société punitive'*, dans «Beccaria. Revue d'histoire du droit de punir» II (2016), pp. 91-115.

⁴² *Une éducation intellectuelle* (Mémoire d'habilitation à diriger des recherches) cit., p. 81. Fontana se disait du reste plus sartrien que foucauldien, en particulier dans ses cours, qui étaient centrés sur la façon dont l'homme devient auteur et sur les nécessités qui ont fait d'un homme un auteur, des questions qui sont celles de *Qu'est-ce que la littérature?*.

pistes qu'il avait tracées, surtout dans ses cours; que l'on continuât à le prolonger, à «l'utiliser», plutôt que de pratiquer à son égard ces exégèses, schématiques ou subtiles, avec lesquels lui-même avait voulu rompre. Du reste, Fontana était très critique à l'égard de la transformation de Foucault en un auteur devenu l'objet d'un commentaire infini. De même qu'il se méfiait d'un certain consensus foucauldien actuel, dont la raison se situait, selon lui, dans «l'émergence du soi et du social qui a sonné le glas de la politique, de la vieille culture politique»⁴³.

Il n'en reste pas moins vrai que je retrouvais chez Foucault un ton, des questions, «un certain style d'interrogation»⁴⁴, qui me ramenaient aux problèmes situés au cœur de nos discussions. Au fond, lorsqu'Alessandro était vivant, je n'avais pas besoin de «lire Foucault», qui était souvent l'objet de nos conversations. Sandro était d'ailleurs un homme de conversation extraordinaire, un homme dont on apprenait beaucoup en l'écoutant, et dont l'oralité était peut-être la véritable dimension. Cela était vrai aussi pour ses cours où recherche et enseignement étaient indissociable, et qui ont en général marqué ceux qui les ont suivis⁴⁵. Ainsi, il n'est pas étonnant que l'une des grandes opérations de Fontana ait été justement la publication, en collaboration avec François Ewald, des cours de Foucault au Collège de France⁴⁶. Il disait du reste que ce que lui-même avait le plus, ou le mieux, appris de Foucault, c'était à mieux faire ses propres cours⁴⁷.

Alessandro Fontana n'était pas un homme de l'exégèse, de l'herméneutique et de l'interprétation, ni un homme de la scientificité (qui penserait en termes de «erreur avant, vérité après»). Ce qui l'intéressait au premier chef, ce n'était ni l'interprétation des textes, ni leur déconstruction, c'était la description des pratiques, à partir desquelles se constituent les individus. Ainsi, je crois que l'originalité de notre édition des *Délits* a été de replacer le discours de Beccaria moins dans le cadre du débat philosophique (nous ne pensons pas, du reste, que Beccaria était un «grand philosophe») que dans celui des pratiques pénales de son temps. Quant à la traduction, elle représentait pour Alessandro une véritable façon de lire, une sorte de «sur-lecture», voire une éthique de la lecture. Traduire c'est lire les auteurs de près, les lire de l'intérieur, par une forme «d'identification rétrospective»⁴⁸. Lire ce n'est pas opérer une réduction de l'auteur à celui qui lit, mais plutôt une réduction de celui qui lit à l'auteur, sans chercher à l'«interpréter», et surtout sans chercher à plaquer sur lui une grille extérieure de lecture. Comme le disait Nietzsche, que Fontana

⁴³ Lire Foucault, aujourd'hui, in *L'exercice de la pensée* cit., p. 274. Pour la version originale de ce texte, cf.: *Leggere Foucault, oggi*, in *Foucault, oggi*, éd. M. Galzigna, Milan, Feltrinelli, 2008, pp. 29-44 (texte repris in *Una educazione intellettuale* cit., pp. 168-182).

⁴⁴ *La lezione di Foucault* cit., p. 154.

⁴⁵ Voir à ce sujet J.-L. Fournel et X. Tabet, *Présentation*, in *L'exercice de la pensée* cit., p. 7 et 8.

⁴⁶ Cf. à ce propos: C. del Vento et J.-L. Fournel, *L'édition des cours et les "pistes" de Michel Foucault. Entretiens avec Mauro Bertani, Alessandro Fontana et Michel Senellart*, dans «Laboratoire italien» 7 (2007), pp. 173-198.

⁴⁷ *Une éducation intellectuelle* (Mémoire d'habilitation à diriger des recherches) cit., p. 95.

⁴⁸ *Ivi*, p. 133.

cite dans la préface qu'il a rédigée pour le livre d'Ernesto De Cristofaro intitulé *Il senso storico della verità: un percorso attraverso Foucault*: «Celui qui explique un passage d'un auteur de façon plus profonde qu'il ne l'a conçu lui-même ne l'aura pas éclairé mais plutôt obscurci»⁴⁹. Lire, comme le dit Fontana, dans un texte intitulé «Lire Foucault, aujourd'hui», cela amène à «s'exproprier»⁵⁰. Pour lire un auteur, un grand auteur, il faut se détacher, ou se déprendre, de soi-même ; ne pas se contenter de le comprendre (ce qui signifie toujours un peu l'interpréter), mais s'engager dans une sorte d'exercice sur soi-même, pour se transformer soi-même plutôt que pour acquérir un savoir ou une connaissance accrue. La lecture, comme forme de *metanoia*, de conversion à l'auteur, tout autant une expérience de compréhension de l'autre que de *dé-préhension* de soi.

5.

Dans une page de son mémoire d'habilitation à diriger des recherches, soutenue en 1993 - qui est en réalité aussi la biographie collective de toute une génération qui s'est formée dans l'après-guerre, entre France et Italie -, Fontana distingue cinq postures intellectuelles, toutes légitimes et respectables, sauf les deux dernières:

Celle des fonctionnaires du savoir (qui transmettent les connaissances), celle des entrepreneurs de travaux publics (qui animent et font circuler, surtout par le relais des maisons d'édition, les résultats de la recherche), celle des « petits inventeurs » (comme ceux du concours Lépine), celle des maraudeurs (qui pillent le travail d'autrui), et celle des 'jokers' (bons pour toutes les combinaisons)⁵¹.

Alessandro fut pour sa part un professeur et un entrepreneur culturel, mais aussi un inventeur, un expérimentateur. Ce fut également un «passeur», entre la France et l'Italie. Sa double identité, ou double appartenance, l'amenait parfois à franciser son nom, et à signer Alexandre Fontana, comme c'est le cas notamment pour sa contribution au livre collectif, *Moi Pierre Rivière*, un de ses textes parmi les plus lus de l'œuvre de Michel Foucault⁵². Il fut, pour plusieurs d'entre nous, un *maître*. Mais un maître d'un style assez particulier, comme je l'ai dit au début. Un maître qui n'avait pas le «discours du maître», celui du sujet supposé savoir. C'était un homme qui vous offrait, avec générosité et profusion, cette denrée très rare, même dans le monde académique, que sont les idées, et avec lequel on entretenait un rapport proche,

⁴⁹ Prefazione a *Il senso storico della verità*, in *Una educazione intellettuale* cit., p. 183.

⁵⁰ Voir à ce sujet: *Lire Foucault, aujourd'hui* cit., pp. 290-292.

⁵¹ *Une éducation intellectuelle* (Mémoire d'habilitation à diriger des recherches) cit., p. 111. Ce mémoire d'habilitation se trouve également dans: *Una educazione intellettuale* cit., pp. 22-105 (traduit en italien par Dante Fedele).

⁵² A. Fontana, *Les intermittences de la raison*, in *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère...: un cas de parricide au XIX^e siècle*, sous la direction de M. Foucault, Paris, Gallimard, pp. 333-350.

amical, confidentiel, un rapport de partage. Ces idées étaient le fruit de ruminations et de longues méditations rendues possibles par une vie dominée par la passion intellectuelle. Il savait vous donner des «indications», au sens où Foucault disait dans son cours du début des années 1980 sur *Le gouvernement de soi et des autres* : «Ceux qui savent ce qu'est réellement le réel de la philosophie [...] n'ont pas besoin de cet enseignement explicite sous forme des *mathémata*. Il leur suffit d'une *endeixis*: d'une indication»⁵³. Convaincu que la recherche ne se fait pas à partir de grands programmes de recherches - c'est-à-dire aussi qu'elle ne fonctionne pas selon la logique des «appels à projet», comme le voudrait une certaine technostucture actuelle -, il pensait plutôt qu'elle se faisait «dans un trébuchement permanent, dans un constant pas de côté tantôt choisi, tantôt imposé»⁵⁴. Lui qui avait pratiqué, voire inauguré, dès les années 1980, ce que l'on appelle aujourd'hui «l'égo histoire»⁵⁵, vous incitait à développer votre «subjectivité passionnelle»⁵⁶ plutôt qu'à en rester à une sorte d'objectivité méthodique⁵⁷. Je lui dois moi aussi, comme Piermarco Vescovo⁵⁸, le fait de ne m'être jamais trop «spécialisé», encouragé à la pratique de ce qu'il appelle, dans son mémoire d'habilitation, le «braconnage heureux»: le maraudeur est un pilleur, le braconnier sait se faire «éternel débutant», et ne craint pas de chasser sur des terres qui sont supposées appartenir à d'autres⁵⁹.

Alessandro a du reste écrit de belles choses à propos de l'éducation, qui passe à travers la transmission exemplaire d'une attitude face au monde et à la vie. Voici, à propos de la relation d'échange et de réciprocité entre le maître et le disciple - celle du «don toujours recommencé» -, la belle page qui clôt un texte de 1985, intitulé *La comunicazione impossibile*:

Il ne passe entre les deux aucune vérité d'obligation, mais un flux ininterrompu d'interrogation. C'est la question du disciple qui rend possible le savoir du maître. L'un ne connaît du monde que ce qui répond à la question de l'autre. La vérité n'est plus alors que le don toujours recommencé, sur le rythme d'un devenir, du questionnement et de la réponse. Et à la fin le maître sait des choses qu'il ne savait pas qu'il savait, et le disciple en revanche ne sait plus ce qu'il croyait savoir [...]. Recomposition incessante et réciproque des deux figures, par laquelle le maître se fait disciple et le disciple se fait maître, parce qu'à la fin tout disciple doit devenir le maître d'un autre disciple: réciprocité, par l'échange souverain du prestige et de la confiance, d'un couple sans fictions, sans stratagèmes, sans secrets, sur la ligne d'ombre d'une éthique. C'est ici que, de façon énigmatique, se transmet quelque chose de l'ordre d'une éducation⁶⁰.

⁵³ Cité dans *Lire Foucault, aujourd'hui* cit., p. 270.

⁵⁴ Artières, *Fontana, arpenteur de frontières* cit.

⁵⁵ *Une éducation intellectuelle* (Mémoire d'habilitation à diriger des recherches) cit., p. 38.

⁵⁶ *Ivi*, p. 35.

⁵⁷ Cf. Ruggiero, *Alessandro Fontana* cit., p. 109, à propos de son «immetodico metodo».

⁵⁸ Vescovo, *Postfazione*, in *Fontana, La scena* cit., p. 134.

⁵⁹ *Une éducation intellectuelle* (Mémoire d'habilitation à diriger des recherches) cit., p. 38.

⁶⁰ A. Fontana, *La comunicazione impossibile*, dans «aut aut» 205 (1985), p. 41.

Aujourd'hui, il nous manque pour nous orienter dans le monde actuel, devenu par certains aspects indéchiffrable après qu'ont disparu les illusions du progrès qui étaient encore celles des années 1970, quand 68 était fini mais que quelque chose perdurait. Ces illusions étaient celles d'une époque où, comme l'écrivait Fontana, «nous étions ingénus et heureux, dans un monde qui confortait les vieux soupçons, alimentait les animosités de toujours, s'ouvrait aux nouvelles espérances, et sur lequel surtout il nous semblait avoir prise»⁶¹. Il nous manque pour comprendre mieux ce qu'il appelle, dans un texte dense du milieu années 2000, *Le pacte sécuritaire*, avec les risques de l'extension des lois d'exception et de l'élargissement des mesures de sécurité à tous les citoyens⁶²; des mesures d'exception et des dispositifs de contrôle et de surveillance qui, face aux risques sanitaires actuels, sont de toute évidence en train de se renforcer.

C'est autour de la conception machiavélienne du salut de l'État - lorsque la sécurité et ses nécessités ont remplacé, chez l'auteur du *Prince* et des *Discours*, l'œuvre de la providence et la justification par le droit - que s'est scellé, en Europe, ce que Fontana, reprenant une expression de Foucault, appelle le «pacte sécuritaire». Ce pacte, qui inscrit l'exception au cœur de l'État, représente «le vice caché» des États modernes. La sécurité n'est pas seulement l'obsession des régimes totalitaires, lorsque ce qui fonctionnait comme exception dans les États libéraux devient condition permanente. Elle est ce qui leur permet de fonctionner, en instaurant un état de guerre permanent contre des ennemis, internes ou externes, réels ou fictifs. Quant aux démocraties modernes, elles peuvent toujours glisser, sous la menace d'ennemis réels ou imaginaires, vers des formes autoritaires, sinon totalitaires. Si bien que tant que le pacte de sécurité sera le fondement de l'État, les libertés individuelles, les droits de l'homme, les garanties fondamentales des citoyens seront suspendues à un équilibre toujours instable et précaire⁶³. En outre, comme avertissait Fontana, plus les États renforcent les politiques sécuritaires contre leurs «ennemis», en mettant aussi en place tout un arsenal de prévoyance et prévention des risques, plus ils semblent devoir ou vouloir abandonner les politiques dites assistancielles. Et Fontana de nous mettre en garde contre les risques, ou les tentations du repli et du rétrécissement, lorsque «à mesure que le monde s'est élargi et que la demande de sécurité a augmenté, notre horizon, dans un mouvement inverse, semble s'être singulièrement rétréci»⁶⁴.

Il nous manque également pour comprendre l'emprise des différents puritanismes et fondamentalismes, à partir de la montée en puissance du vieux fondamentalisme piétiste

⁶¹ *La polizia dell'anima* cit., p. 7.

⁶² A. Fontana, *Le pacte sécuritaire*, dans «Revue des deux mondes» (juin 2005), pp. 109-123 (repris dans: *L'exercice de la pensée* cit., pp. 203-220). Voir également, à propos de la question de la sécurité, un texte écrit 20 ans plus tôt: A. Fontana, *Lo stato di sicurezza*, in *Il sapere come rete di modelli*, Modena, Panini, 1981, pp. 164-172 (repris dans: *Una educazione intellettuale* cit., pp. 256-263).

⁶³ *Le pacte sécuritaire*, in *L'exercice de la pensée* cit., p. 219.

⁶⁴ *Ivi*, p. 204.

et puritain de la démocratie américaine, qu'il avait bien perçue à la fin des années 1990, au moment du *Monicagate*. Son diagnostic était que la politique, après la chute du mur de Berlin, s'est elle aussi «dérégulée», laissant par là-même un vide qui a été rempli par la morale, aux origines d'une sorte de «fondamentalisme éthico-juridique»⁶⁵. Quant à l'Europe, il redoutait qu'elle ne reste un conglomerat d'intérêts conflictuels et un marchandage de concessions réciproques, où continue à dominer la loi du plus fort. Au lieu de penser aux patries et à leurs identités réelles et fictives, il faudrait, estimait-il de façon toujours actuelle, «que chaque pays songe à ses apports et à ses contributions spécifiques à la communauté dans la perspective d'une nouvelle division des tâches plutôt que dans la logique du vieil affrontement des égoïsmes»⁶⁶.

Alessandro Fontana était, à mon sens, une de ces figures intellectuelles un peu méconnues, ou cachées, dont le magistère n'était pas réductible aux livres, ou à la position institutionnelle. Ses articles étaient souvent de véritables commencements d'ouvrages, et il n'avait pas l'obsession d'écrire des livres, ni celle d'occuper la scène intellectuelle et médiatique. Toujours animé par la volonté d'être le moins gouverné possible (y compris par la lourdeur de la triste et grandissante bureaucratization du métier d'universitaire), il avait longtemps préféré la liberté d'un poste de «decteur d'échange» aux inévitables tracasseries d'une chaire de professeur, acquise sur le tard. Sensible aux apories, il était attiré par les vérités énigmatiques, obscures et insaisissables comme le sont les masques. Il était convaincu que l'on n'apprend jamais que ce qui nous échappe, là où les secrets deviennent des énigmes. Il y avait également en lui, je crois, une sorte de résistance au changement. D'où son amour viscéral pour Venise, la ville toujours perdue, et toujours retrouvée⁶⁷, la «ville phénix», du délabré et de l'éternelle jeunesse. Pour ma part j'ai toujours regretté de n'avoir pas su lui dire mieux encore que je ne l'ai fait toute l'affection que j'avais pour lui. Mais il savait, en fin lecteur de Proust qu'il était, qu'il faut perdre les choses pour les retrouver. Il savait aussi, comme l'écrit l'auteur de la *Recherche*, que l'«on ment toute sa vie, même, surtout, à ceux qui nous aiment»⁶⁸. Sa vérité, à lui aussi, était peut-être celle des masques: «Et il n'y rien comme le masque pour cacher un homme et ce qu'il représente, pour le faire sortir du temps, pour montrer, comme un emblème totemique, la résistance au changement et à l'Histoire»⁶⁹.

⁶⁵ *Un certain mauvais génie* cit., p. 54.

⁶⁶ A. Fontana, *L'Italie en question*, dans «Revue des deux mondes» (mai 1999), p. 20.

⁶⁷ Voir A. Fontana, *Venise disparue, Venise retrouvée*, in Daru, *Histoire de la République de Venise* cit., pp. XLV-LXX.

⁶⁸ *Un certain mauvais génie* cit., p. 52.

⁶⁹ *Venise disparue, Venise retrouvée* cit., p. LXIII.